

Pierre-Jean Renaudie

Dire et penser “je” : La vacuité de la présence à soi du sujet de Husserl à Derrida

Abstract: *Saying and thinking ‘I’. On the vacuity of self-presence in Husserl and Derrida*

Although Husserl is known for having developed a substantial theory of subjectivity across his transcendental phenomenology, he explicitly and purposefully left aside the question of the subject in his early groundwork, the *Logical Investigations*. This article investigates the reasons for this philosophical decision and claims that the theory of indexical meanings developed in the first and sixth *Logical Investigations* provides a sophisticated analysis of the first-person pronoun that legitimates Husserl’s choice: in the absence of a fully-fledged concept of subjectivity in Husserl’s early works, the theory of “occasional expressions” addresses the question of the subject by examining the phenomenological conditions of one’s ability to meaningfully make use of the pronoun “I”. The article argues against Derrida’s reading of the first *Logical Investigation* that the expression of the first-person is somehow insensitive to the prospect of intuitive presencing and epistemic fulfilment.

Keywords: Indexicality, First-person, Fulfilment, Subjectivity, Occasional expressions.

Que l’on essaye de décrire d’une façon univoque et objectivement fixe un vécu subjectif quelconque : toute tentative de ce genre est manifestement vaine.

E. Husserl, *Recherches Logiques*¹

1. *Du sujet au subjectif*

Si la phénoménologie transcendantale de Husserl a accordé une place centrale à la question du sujet, on a beaucoup insisté sur le fait que cette question était loin de sembler décisive à Husserl au moment

¹ Husserl 1984b, p. 96 ; 1963, p. 104, trad. modifiée.

du coup d'envoi ou de la "percée" initiale de la phénoménologie dans les *Recherches Logiques*. Qu'il s'agisse de s'en féliciter comme le fera Sartre ou de le regretter à l'instar de Husserl lui-même, il est frappant de constater à quel point la question du sujet est fondamentalement absente d'une œuvre où Husserl pouvait déclarer vaine toute tentative de décrire objectivement ce qui relève de la dimension subjective des vécus. Une telle affirmation plaçait la phénoménologie des *Recherches* au plus loin de cette "science pour ainsi dire absolument subjective" dont le § 13 des *Méditations cartésiennes* allait quelques années plus tard revendiquer triomphalement la découverte (Husserl 1973, p. 69). L'inscription de la phénoménologie dans le champ de recherches visant à rétablir la pureté de la connaissance objectivante et l'autonomie du domaine logique, conjuguée avec son ambition de devenir une science descriptive des vécus, semblaient initialement condamner la phénoménologie husserlienne à mettre à l'écart la question de la subjectivité. C'est ce que valide du reste les paragraphes consacrés à la question de l'ego dans la première édition de la 5^{ème} *Recherche*, dans lesquels Husserl joue Hume contre Natorp pour contester toute validité à l'idée d'un ego transcendantal conditionnant le champ de l'expérience et donnant sa structure fondamentale à la conscience (Husserl 1984a, pp. 372 sq.).

On a par conséquent souvent mis en avant le caractère a-subjectif ou non-égologique² de la phénoménologie des *Recherches* en prétendant que l'on ne pouvait espérer y trouver aucun autre sujet qu'empirique, consacrant ce que Sartre appelait la transcendance de l'ego (Sartre 1966, p. 20). Prenant le parti radicalement opposé à ce type d'interprétations, un fin lecteur de Husserl comme Derrida a au contraire cherché à mettre en avant l'existence dans les *Recherches Logiques* de structures que la phénoménologie transcendantale ultérieure de Husserl ne fait que prolonger et confirmer. Dans l'un comme dans l'autre de ces deux grands modèles d'interprétation, la phénoménologie des *Recherches* se voit imposer un découpage de l'empirique et du transcendantal qui ne lui convient peut-être pas tout à fait (cette question n'étant pas encore *sa* question), et qui a sans doute contribué à masquer en partie l'originalité et la spécificité de la position adoptée par Husserl en 1901 à l'égard de la question du sujet. Cet article représente une tentative pour se montrer un peu plus

² Voir par exemple l'ouvrage de Dan Zahavi, qui est représentatif de la position dominante relativement à l'interprétation de cette question dans les *Recherches Logiques* (Zahavi 2008, p. 33).

généreux et charitable à l'égard des *Recherches Logiques* en faisant l'hypothèse que s'y joue une formulation originale de la question du sujet à laquelle le découpage de l'empirique et du transcendantal ne saurait pleinement rendre justice.

Il nous faut donc commencer par accepter à titre provisoire l'hypothèse selon laquelle si la phénoménologie des *Recherches* n'établit pas une doctrine de la subjectivité, elle articule pourtant une réflexion substantielle sur la *question* du sujet, même si celle-ci s'énonce peut-être sous une forme essentiellement critique et négative en rejetant le subjectif à la "marge" de l'analyse phénoménologique.³ Nous serons ainsi naturellement amenés à adopter une sorte de lecture "en négatif" du texte de 1901, cherchant moins à y trouver une théorie du sujet cachée qu'à interroger les raisons de l'absence d'une telle théorie. Une telle méthode impose évidemment la plus grande prudence et doit nous inciter à la modestie, dans la mesure où le texte de Husserl ne s'aventure pas au-delà d'une réflexion sur les limites de l'analyse objectivante à la *marge de laquelle seulement se dessine le champ du subjectif*. Ainsi la déclaration de Husserl citée en exergue peut-elle être lue non comme un pur et simple rejet du subjectif hors de la portée de la description phénoménologique, mais au contraire comme une façon d'exprimer la nécessité d'une reconnaissance par la phénoménologie de ce champ essentiellement problématique situé aux confins de l'analyse objectivante. Il s'agira donc moins de proposer une conception déterminée du sujet que d'attirer l'attention sur la façon originale selon laquelle les *Recherches* prennent en charge la question du subjectif.

2. Le subjectif et l'objectif

Cette hésitation entre deux modes de traitement opposés de la question du sujet – la mettre à l'écart de l'analyse phénoménologique ou l'y inclure comme sa limite – est caractéristique de la démarche des *Recherches Logiques*, qui sont traversées d'un bout à l'autre par la question de savoir où et comment fixer les limites du subjectif, et quel sens donner à ce champ de phénomènes constituant la frange de ce que la phénoménologie s'était initialement donné pour objectif de décrire. De ce point de vue, il semble tout autant partial qu'illégitime de poser la question du statut de la subjectivité dans les *Recherches* en

³ L'expression est de Jocelyn Benoist (2002, p. 224).

l'abordant exclusivement à partir des analyses que Husserl y consacre dans la 5^{ème} *Recherche* : ce type d'approche, pourtant dominant chez les commentateurs, prend inévitablement le parti d'ignorer le problème du subjectif tel que le pose la phénoménologie des *Recherches*, pour ne se focaliser que sur un aspect du traitement que Husserl réserve à la question du sujet. Or, si la question du sujet a un poids et une ampleur suffisamment vaste pour amener Husserl à la déployer d'un bout à l'autre des *Recherches*, c'est parce que la question de savoir où commence le champ de ce que Husserl nomme dans les *Recherches* le "subjectif" (employant à dessein un adjectif plutôt qu'un nom) n'est jamais que le corrélat d'une autre question qui, elle, constitue un enjeu fondamental pour la phénoménologie des *Recherches* : celle consistant à se demander où finit le domaine de l'objectif et quelles sont les limites de la description phénoménologique.

Affleurant de façon diffuse à chaque fois qu'il est question des actes non-objectivants et du statut qu'il faut donner au sentiment, aux sensations..., cette question est toutefois traitée de façon plus frontale en trois endroits des *Recherches*, et sur trois modes différents. La 5^{ème} *Recherche* est évidemment le lieu où Husserl se confronte le plus directement à la question du sujet telle qu'elle a été posée par une tradition philosophique héritée du kantisme, mais la réfutation du moi pur comme "centre subjectif de référence" (Husserl 1984a, p. 372) et structure fondamentale de toute conscience que Husserl y développe ne constitue que le second temps d'une analyse de la question du sujet qui a commencé bien avant elle. De façon extrêmement logique et cohérente avec la démarche entreprise par Husserl dans les *Recherches Logiques*,⁴ c'est d'abord à la théorie de la signification mise en place dans la 1^{ère} *Recherche* qu'il revient de préparer le terrain et d'établir les distinctions fondamentales à partir desquelles la question pourra être posée en toute clarté. Husserl s'interroge alors sur la signification du pronom de la première personne, et c'est dans ce cadre qu'il établit la distinction fondamentale entre le subjectif et l'objectif.

C'est ainsi sur le terrain du langage et à travers l'analyse de la signification de "je" que Husserl pose la première pierre d'une réflexion qui le conduira à adopter dans la 5^{ème} *Recherche* une position critique eu égard à l'implication de l'ego dans les actes de conscience,

⁴ Voir le § 4 de l'introduction au second volume des *Recherches* (Husserl 1984a, pp. 17 sq.).

avant de reprendre une troisième fois cette question dans l'appendice aux *Recherches Logiques* pour y récuser cette fois l'évidence de l'ego à partir d'une critique de la perception interne de soi. Ces trois approches traitent certes de questions très différentes ne devant pas être confondues, mais qui s'articulent de façon cohérente et ne sauraient être mises strictement à part les unes des autres. Elles trouvent leur intelligibilité en référence à un projet commun que Husserl énonce dès la 1^{ère} Recherche : faire le départ entre le subjectif et l'objectif.

Je me propose ici de revenir sur le premier moment de cette analyse, en ayant simplement en vue de mettre en évidence son importance eu égard à la définition du cadre dans lequel Husserl aborde la question du sujet dans les *Recherches*, et de montrer que s'y joue un traitement original de la question du sujet qui ne se réduit pas au rejet de l'ego transcendantal entériné par la 5^{ème} Recherche et qui rend possible une autre voie – laquelle sera toutefois très vite refermée par Husserl – pour penser le subjectif.

3. *L'unité idéale des significations et les expressions "essentiellement occasionnelles"*

Si le projet de Husserl dans les *Recherches Logiques* consiste à remonter des opérations subjectives de la pensée aux lois objectives qui en garantissent la validité de façon à "fonder sur de nouvelles bases la logique pure et la théorie de la connaissance" (Husserl 1975, p. 5), alors l'objectif de la théorie de la signification est précisément de mettre à l'écart ce qui relève des opérations psychiques en particulier, et du domaine du subjectif en général. C'est exemplairement le cas avec les opérations logiques comme la démonstration ou la déduction, qui constituent le paradigme de ce que Husserl a en vue lorsqu'il traite de l'objectivité des significations ou des lois de connexion entre significations : il s'agit toujours de mettre en évidence une légalité idéale qui "va au-delà des jugements *hic et nunc*" (Husserl 1984a, p. 32). Ainsi que l'indique Husserl, la logique pure à laquelle la phénoménologie doit nous conduire traite exclusivement les significations comme des "unités idéales" (*ideale Einheiten*) qui restent toujours identiquement les mêmes, quelles que soient les circonstances et quel que soit celui qui exprime ces significations (Husserl 1984a, p. 97). Cette thèse sur l'idéalité des significations prend pour paradigme les énoncés scientifiques, dont la validité doit être universelle et qui doivent pouvoir être réitérés à l'infini sans que

leur sens ne dépende en aucune façon de leur contexte d'énonciation (Husserl 1984a, pp. 98-99).

Par opposition à ce type d'énoncés *objectifs*, certains énoncés voient leur signification soumise à d'inévitables fluctuations. C'est le cas de toutes les expressions que l'on a pris l'habitude depuis C.S. Peirce d'appeler *indexicales*, c'est-à-dire d'expressions dont la signification est intrinsèquement liée aux circonstances de leur énonciation. De tels énoncés, qui font de façon explicite ou implicite référence à la situation dans laquelle se trouve celui qui les énonce correspondent à ce que Husserl nomme des expressions "*essentiellement occasionnelles*", dans la mesure où l'ambiguïté dont ils sont porteurs n'est pas le fruit d'une "plurivocité contingente" relevant de la polysémie des mots qu'ils comprennent, mais appartient de façon essentielle et irréductible à la structure de référentialité qui leur est propre. Une expression qui comprend par exemple des pronoms personnels (je, tu...) ou des indicateurs de temps et de lieu (ici, maintenant...) ne peut être pleinement comprise que de celui qui a connaissance des circonstances dans lesquelles cette expression a été proférée ; la pleine détermination de son sens requiert un certain nombre d'informations relatives à la situation du locuteur. Celui qui trouve dans la rue une note disant "j'ai laissé les clés sous le paillason" n'est pas pour autant en mesure de trouver les clés en question, ce message n'étant intelligible que de celui ou celle qui sait qui a écrit le mot et peut en déduire de quel paillason il s'agit.

Cette opposition entre énoncés objectifs et subjectifs fournit à Husserl le cadre d'analyse de l'expression de la première personne dans les *Recherches*. "Je" est un pronom que chacun utilise pour se désigner lui-même ; mais sa signification est alors "toujours nouvelle", puisqu'il désigne à chaque fois une personne différente (Husserl 1984a, p. 87). S'il faut accorder une signification universelle et identique au mot "je", qui permet à celui qui le lit "sans savoir qui l'a écrit" (Husserl 1984a, p. 87) de comprendre qu'il dénote le geste par lequel celui qui l'énonce renvoie à lui-même, on ne saurait pourtant faire de "je" une forme de description déguisée à laquelle pourrait être substituée l'expression : "*toute personne qui en parlant se désigne elle-même*". "J'ai laissé les clés sous le paillason" ne signifie évidemment pas que *toute* personne qui en parlant se désigne elle-même a laissé les clés sous le paillason, mais bien que *la* personne qui en écrivant ce mot faisait référence à elle-même - celle-là même et aucune autre - a caché les clés sous le paillason. Il faut donc qu'à cette fonction universelle définissant ce que Husserl appelle la "signification indicative" se surajoute une détermination individuelle

fournissant la "signification indiquée"⁵. Une expression indexicale étant "dépourvue d'un sens objectif", son caractère occasionnel n'est pas contingent mais *essentiel*, dans la mesure où, écrit Husserl, il lui est "essentiel [...] d'orienter à chaque fois sa signification actuelle suivant l'occasion, suivant la personne qui parle ou sa situation" (Husserl 1984a, p. 87).

Or, ces expressions indexicales ne sont pas seulement "occasionnelles", nous dit Husserl, elles sont aussi "essentiellement subjectives", et ce, à deux titres. Elles le sont d'une part *négativement*, dans la mesure où leur fait défaut cette univocité et cette universalité qui caractérisent les unités idéales de signification déterminant le caractère objectif des énoncés scientifiques. "Subjectif" est donc ici entendu en un sens purement négatif comme ce dont l'identité pose problème et qui oppose une résistance à la détermination objective. Il s'agit, pour reprendre la citation que nous avons mentionnée en ouverture de cet article, du domaine de ce que l'on ne saurait "décrire d'une façon univoque et objectivement fixe" (Husserl 1984a, p. 96). Mais les expressions indexicales auxquelles s'intéresse Husserl sont aussi subjectives en un sens plus riche, dans la mesure où elles mettent en jeu l'irréductibilité de *l'acte* de signifier d'un locuteur déterminé dans l'analyse du langage et l'étude du phénomène de la signification. On a affaire à des expressions essentiellement occasionnelles à chaque fois qu'il devient nécessaire de faire remonter l'analyse idéale des énoncés vers leurs conditions d'énonciation concrète, c'est-à-dire à chaque fois que doit être expressément pris en compte le fait que le langage ait à être parlé par des locuteurs concrets. Ce qui se manifeste alors, ce n'est pas seulement le lien très fort entre langage et communication, mais c'est aussi et surtout le fait problématique que le signifier soit l'œuvre de *sujets* qui parlent depuis la place qui est la leur dans un monde constituant toujours d'une façon ou d'une autre l'horizon dans lequel s'ancre leur discours. C'est la raison pour laquelle Husserl s'intéresse d'abord et en tout premier lieu aux difficultés relatives à l'usage du pronom personnel de la première personne dans les expressions de signification, avant d'en venir au traitement des démonstratifs, que l'auteur décrit comme des "déterminations [...] qui se rapportent au sujet" (*ceci, ici, là-bas, en haut, en bas, maintenant, hier, demain, après*) (Husserl 1984a, p. 90).

⁵ Sur ce point, voir notamment Gallerand 2014, pp. 40 sq.

De façon extrêmement intéressante, on a ici affaire à une caractérisation du subjectif qui ne le pense pas sur la base d'une conception philosophique préalable, inévitablement alourdie de préconceptions métaphysiques relatives à ce qu'est, n'est pas ou doit être la subjectivité. Le subjectif est le lieu où se révèlent les limites d'une approche strictement objective de l'expression de signification, là où se manifeste la tension occasionnée par l'insertion problématique de la parole du sujet dans le langage et où les modalités de l'énonciation viennent contaminer le sens de l'énoncé. Si elle n'offre pas de conception "épaisse" ou substantielle de la subjectivité, l'étude des expressions essentiellement subjectives et occasionnelles nous fournit donc toutefois, à travers l'analyse de l'usage linguistique et de la signification de "je", les linéaments d'une conception du sujet du discours qui peut servir de soubassement à une pensée plus générale de l'enjeu et des limites de la question du sujet.

4. L'indexicalité de "je"

La vertu essentielle de ces analyses est de souligner l'irréductibilité et la spécificité sémantique de l'article qui permet à chacun de parler en son nom propre et de renvoyer à soi-même. "Je" n'est pas un mot comme un autre et sa signification représente une forme d'exception eu égard à une théorie générale de la signification misant sur l'idéalité et l'objectivité des significations. Allant directement à l'encontre du modèle mis en place à partir de l'exemple privilégié du régime de signification des énoncés scientifiques, le caractère indexical du pronom première personne implique une dose non négociable d'indication (*Anzeige*) venant parasiter l'expression (*Ausdruck*) de la signification. Dire "je", ce n'est pas seulement exprimer une signification dont l'idéalité nous garantit l'identité et qui sera visée de la même façon par tous ceux qui utiliseront ce même mot dans des situations et des contextes différents. "Je" ne se contente donc pas d'exprimer, c'est un terme de notre langage qui a d'abord pour fonction d'indiquer quelque chose, et la particularité de sa façon propre de faire sens est que sa signification (car Husserl admet qu'il en a une, malgré celle-ci ne puisse être établie de façon fixe) ne peut se comprendre qu'à partir de cette indication.

Comme toute personne, quand elle parle d'elle-même, dit *je*, ce mot possède le caractère d'un indice universellement efficient pour désigner cette situation. C'est au moyen de cette *indication* que se réalise pour l'auditeur la

compréhension de la signification, il saisit désormais la personne qui se trouve en face de lui, intuitivement donnée, [...] comme étant l'objet immédiat de son discours (Husserl 1984a, p. 88).

L'usage du pronom personnel première personne ruine ainsi la prétention du discours à exprimer un "sens objectif". Ce qui est exprimé avec le mot "je" s'identifie au moins partiellement à ce qu'il indique, à savoir le fait pour un locuteur de se viser lui-même ou de se prendre comme objet de son propre discours :

C'est une fonction indicative qui sert en lui de médiation et avertit pour ainsi dire l'auditeur : celui qui est en face de toi se vise lui-même (Husserl 1984a, p. 88).

Cette "fonction indicative" (*anzeigende Funktion*) attachée au mot "je" lui confère ainsi un statut sémantique très particulier constituant une pierre dans le jardin de la théorie phénoménologique de la signification. Avec elle, l'indication, que l'auteur des *Recherches* s'était efforcé de tenir à l'écart de l'expression afin d'isoler et de décrire le phénomène de la *Bedeutung*, vient la contaminer de façon absolument inévitable, dans la mesure où c'est toujours aussi l'acte concret de se viser soi-même qui est *indiqué* à un auditeur lorsqu'il est fait usage du pronom "je".⁶ "Je" indique plus qu'il n'exprime, et il semble ainsi que pour signifier pleinement, le pronom première personne requière un certain nombre de données intuitives qui mettent en jeu la perception des circonstances dans lesquelles le fait de l'énonciation a eu lieu, perception qui peut seule nous renseigner sur ce que le mot indique *et donc* sur ce qu'il signifie. C'est la raison du constat pessimiste de Husserl eu égard à la possibilité de "décrire d'une façon univoque et objectivement fixe" ce qui relève de l'expérience subjective : un tel projet doit être déclaré "vain" dans la mesure où il n'y a aucun sens à vouloir traduire sur un plan objectif ce qui par définition s'en excepte, ne pouvant trouver à s'exprimer que sur cette modalité "essentiellement subjective et occasionnelle".

Pourtant, les *Recherches Logiques* nous engagent à relativiser l'importance de cette spécificité sémantique du pronom "je" qu'elles ont indéniablement contribué à souligner. D'abord, parce que "je" n'est après tout *qu'un* indexical parmi d'autres, obéissant au même régime de signification que les autres indexicaux et formant avec eux

⁶ Sur cette question, voir Benoist 2002, ch. 6 (notamment les pp. 216-219).

un réseau essentiel à sa significativité.⁷ Ensuite – et surtout – parce que Husserl maintient ultimement que les indexicaux relèvent à part entière de l'ordre des significations, et sont à ce titre en droit justiciables d'un traitement objectif.

Idéalement parlant, toute expression subjective, si l'on maintient identique l'intention de signification qui lui est dévolue à un moment donné, peut être remplacée par des expressions objectives (Husserl 1984a, p. 95).

Cela ne signifie pas que les termes indexicaux doivent être réduits à des significations du même type que celles que l'on trouve dans les énoncés objectifs, mais que leur spécificité est d'une certaine façon négligeable au point de pouvoir être absorbée dans une analyse qui leur applique le même mode de traitement sémantique. Ce point est fondamental, car il doit nous amener à relativiser considérablement la spécificité que l'on pourrait avoir envie d'accorder à la première personne à la lecture du § 26 de la 1^{ère} *Recherche* : s'il n'y a pas véritablement de théorie du sujet dans les *Recherches*, c'est parce que tous les phénomènes qui relèvent du subjectif et avec lesquels pourrait trouver à se manifester le sujet en tant que tel sont à un certain point de vue négligeables : ils n'intéressent pas le phénoménologue au point de mériter un mode de traitement phénoménologique particulier. C'est la raison pour laquelle après avoir reconnu leur particularité, Husserl n'a aucun problème à effectuer ce qu'il décrira plus tard comme un "*Gewaltstreich*", un "tour de force" (Husserl 1975, p. 13) en relativisant considérablement la portée de ses propres analyses et en soumettant le domaine du subjectif à un mode de traitement qui lui applique inévitablement des catégories extrinsèques ne faisant plus droit à sa spécificité.

La phénoménologie des *Recherches* est à cet égard prise dans une inévitable tension, entre la reconnaissance de l'irréductibilité absolue des phénomènes au travers desquels s'atteste l'expression de la subjectivité ou du subjectif, et l'affirmation de son absence de signification phénoménologique. Se réclamant du principe de "*L'absence de limites de la raison objective*", la phénoménologie s'octroie ici le droit de remonter d'une analyse qui immerge le signifier dans les conditions concrètes de son effectuation à une analyse idéale et idéalisante, du point de vue de laquelle "toute expression subjective peut être remplacée par une expression objective" (Husserl 1984a, p.

⁷ Voir à ce propos les remarques d'Aron Gurwitsch développant une intuition de Wilhelm von Humboldt (Gurwitsch 2010, pp. 531-532).

95). L'indétermination qui affecte les expressions essentiellement occasionnelles ne saurait affecter la signification des termes indexicaux : elle n'est jamais que le fait des "fluctuations du signifier" (Husserl 1984a, p. 96), c'est-à-dire des variations contextuelles qui concernent non pas le sens des mots que nous utilisons mais ce que nous faisons avec eux en les utilisant. Le pronom "je" (comme les autres indexicaux) prend un sens différent à proportion des façons toujours essentiellement contextualisées selon lesquelles nous l'employons, sans pour autant que cela affecte la vocation de l'expression de signification à l'intérieur de laquelle il figure à avoir une signification objective déterminée et toujours par principe déterminable. Mais là est précisément l'essentiel : ce que révèle l'analyse complexe et intriquée que Husserl consacre au mode de fonctionnement linguistique du pronom "je", c'est que le problème fondamental qu'il soulève est moins lié à la signification de ce mot qu'à la question de savoir *ce que nous faisons* en utilisant ce mot. Il ne s'agit pas tant de savoir à quoi "je" réfère que de comprendre *comment* il réfère.

5. Comment "je" réfère-t-il ?

Or, cette nouvelle question s'avère particulièrement épineuse à résoudre en raison de l'asymétrie fondamentale à laquelle donne lieu l'usage des termes indexicaux. Le pronom première personne, avon-nous dit, indique plus qu'il n'exprime : en l'absence de toute signification objective univoque, c'est la fonction indicative du pronom associée aux données intuitives dont l'auditeur dispose qui lui permet de comprendre ce que vise celui qui parle de lui-même à la première personne. Au-delà de ce qui est exprimé (*ausgedrückt*) par les mots du locuteur, c'est la connaissance de ce qui est manifesté (*kundgegeben*) par son discours qui procure à l'auditeur la compréhension de ses propos : ainsi que l'écrit Husserl, "l'auditeur comprend alors aussi l'intention de celui qui parle" (Husserl 1984a, p. 39), ce qui signifie qu'il accède de cette façon à l'acte même du signifier auquel renvoient sur un mode indicatif les termes indexicaux, au premier rang desquels le pronom "je". C'est parce que la situation de communication permet à l'auditeur de saisir "intuitivement celui qui parle comme une personne exprimant ceci ou cela" et qu'il le perçoit "comme sujet parlant" que celui qui entend une phrase prononcée à la première personne est en mesure d'en comprendre le sens.

Toutefois, il faut noter ici que ce détour nécessaire par l'indication ne vaut que dans la mesure où l'on adopte un point de vue *en troisième personne* sur les expressions essentiellement subjectives : le point de vue de l'auditeur. Là où la perception des circonstances dans lesquelles un énoncé comprenant des termes indexicaux a été proféré est nécessaire à la pleine compréhension de sa signification par son auditeur, il n'en va pas de même si l'on se place cette fois du point de vue du locuteur. Celui qui fait usage d'une expression indexicale est par définition toujours en possession des informations relatives aux circonstances de son énonciation, qui sont susceptibles de faire défaut à l'auditeur. La signification indexicale peut donc se réaliser dans ce cas sans avoir besoin de mettre en œuvre la fonction indicative des termes indexicaux. C'est ce qu'affirme Husserl en rejetant la conception selon laquelle les mots utilisés dans le soliloque par celui qui "parle solitairement" pourraient lui servir de signes (*Zeichen*) ou d'"indices [*Anzeichen*] de ses propres vécus psychiques" (Husserl 1984a, p. 42). Dans la mesure où les significations qu'il exprime sont mises en œuvre dans des actes que le locuteur *en personne* a lui-même à charge d'accomplir (les "actes conférant la signification"), ce dernier entretient un rapport particulier à l'expression de signification qui fait nécessairement défaut à celui à qui il s'adresse : "l'auditeur perçoit que le sujet parlant extériorise certains vécus psychiques, et dans cette mesure, il perçoit aussi ces vécus ; mais il ne les vit [*erlebt*] pas lui-même" (Husserl 1984a, p. 41).

Il faut par conséquent distinguer la façon dont le locuteur et l'auditeur accèdent à la signification d'une même expression, en marquant avec Husserl la différence entre le type de compréhension (*Verständnis*) (Husserl 1984a, p. 40) propre à l'auditeur et l'aperception compréhensive (*verstehende Auffassung*) (Husserl 1984a, p. 79) que réalise le locuteur en accomplissant l'"opération actuelle de signifier [*das aktuelle Bedeuten*]". Comprendre ce que l'on exprime et comprendre ce qui est exprimé ne relèvent pas exactement du même acte et engagent deux modes de rapport différents - "interne" et "externe" semble dire Husserl (1984a, p. 42) - à la signification. Cette différence est sans doute négligeable dans le cas des énoncés objectifs, dont idéalité n'est pas sujette aux fluctuations liées à la mise en œuvre de l'acte du signifier et dont la signification reste insensible à la dimension vivante des vécus expressifs. Mais elle prend une signification particulière là où il est fait usage d'expressions qui impliquent une référence inéliminable aux actes expressifs eux-mêmes, comme c'est le cas des expressions essentiellement subjectives. On observe alors une dissymétrie radicale entre la

performance *en première personne* de l'expression de la signification et la compréhension *en troisième personne* de ce que l'énoncé signifie et de ce que son expression manifeste. L'identification de la personne à laquelle fait référence le "je" peut être problématique pour l'auditeur, mais elle ne saurait l'être en aucun cas pour le locuteur, pour lequel la signification se réalise, selon les termes de Husserl, de façon "immédiate" :

Dans le discours solitaire, la signification du *je* se réalise essentiellement dans la représentation immédiate de notre propre personnalité [*vollzieht sich die Bedeutung des ich wesentlich in der unmittelbaren Vorstellung der eigenen Persönlichkeit*], et c'est là que réside donc aussi la signification de ce mot dans le discours communicatif (Husserl 1984a, p. 88).⁸

Husserl semble consacrer dans ces lignes le caractère non problématique de l'usage en première personne du pronom "je", dont la signification se réalise au moyen d'une représentation qui nous est immédiatement donnée. Cette garantie de réalisation immédiate de la signification désactive par avance tout questionnement relatif à l'identification de la référence de "je", et ôte tout sens à la perspective d'un échec possible du remplissement de la signification indexicale lorsque celle-ci est accomplie en première personne. L'expression du pronom "je" suffit *par définition* à accomplir (*vollziehen*) la signification de "je", dans la mesure où cette signification ne renvoie précisément à rien d'autre qu'au fait de se viser soi-même, que l'expression du pronom "je" manifeste. L'expression de "je" réalise une forme de réflexivité immédiate (une réflexivité "exploitée par la signification" comme le dirait John Perry, 1999, p. 292) avec laquelle l'acte se réfléchit lui-même dans la visée de signification qu'il accomplit : ici, la signification visée est le fait même de la visée de signification, et elle ne requiert rien de plus que cette visée accomplie dans l'expression du *je*.⁹

En un sens, ce que veut dire Husserl dans ces lignes est aisément compréhensible : on ne saurait imaginer d'expression essentiellement subjective qui fasse un usage purement symbolique ou "à vide" de

⁸ Je conserve pour l'instant la traduction française de Kelkel, Elie et Schérer que je proposerai de modifier dans les pages qui suivent, en expliquant les raisons de cette modification.

⁹ Voir à ce propos l'analyse consacré par Husserl au cas des déictiques dans le § 5 de la 6^{ème} *Recherche*, qui met en majesté ce point précis et s'applique aussi bien au cas du pronom première personne : c'est dans l'"intention déictique" et en elle seule que réside la signification (Husserl 1984b, pp. 553-554).

termes indexicaux, dans la mesure où l'on ne voit pas ce que pourrait être une visée indexicale *privée* de remplissement. Celui qui ignore parfaitement où il se trouve peut utiliser le mot "ici" de façon tout aussi légitime que celui qui est en mesure de produire ses coordonnées géographiques, dans la mesure où cet "ici" ne désigne rien de plus que le lieu où il se trouve *quel que soit ce lieu*. Il en irait ainsi de même pour l'usage de "je", qui ne saurait être mis en défaut dans la mesure où, ainsi que l'écrit Husserl, il repose sur "la représentation immédiate de notre propre personnalité".

6. *L'Ichvorstellung et la question du remplissement de "je"*

Pourtant, cette analyse a doublement de quoi surprendre. D'abord, parce qu'elle semble dissoudre le sujet dans une représentation de notre personnalité empirique, ensuite parce qu'elle semble mettre à mal l'autonomie de la signification à l'égard de l'intuition. Arrêtons-nous d'abord sur le premier point, qui soulève une difficulté dans la mesure où l'analyse de Husserl met en scène une forme de représentation conceptuelle que l'usage des termes indexicaux était sensé rigoureusement interdire. Husserl y insiste à plusieurs reprises, d'abord dans le § 26 de la 1^{ère} Recherche (Husserl 1984a, pp. 87-88), ensuite et surtout au début de la 6^{ème} Recherche où le problème de l'indexicalité revient dans le cadre d'une réflexion sur le rôle de la perception eu égard à la visée de signification à laquelle elle est susceptible de procurer un remplissement intuitif. Husserl établit alors un lien de parenté particulièrement fort entre les expressions essentiellement occasionnelles et les noms propres. Les expressions indexicales ont selon Husserl la particularité de se rapporter "directement" à ce qu'elles visent, sans devoir faire appel à quelque concept par le moyen duquel la référence à l'objet devrait être accomplie. La situation, écrit-il, est ici identique à celle du nom propre, qui "lui aussi, nomme l'objet "directement". Il ne le vise pas attributivement, comme porteur de tels ou tels caractères (*Merkmale*), mais sans cette médiation "conceptuelle", comme celui qu'il est "lui-même" (*als denjenigen, der er "selbst" ist*) (Husserl 1984b, p. 555). Si les indexicaux comme les noms propres ont comme Husserl le prétend une signification, et si cette signification est irréductible à une description définie visant l'objet de façon "attributive" par l'intermédiaire des caractéristiques qui permettent de le distinguer, comment Husserl peut-il alors écrire que la signification du je se réalise "dans la représentation immédiate de notre propre personnalité" ? La personnalité n'est-elle pas précisément le concept

au moyen duquel nous nous visons nous-mêmes en disant "je" ? Husserl persiste et signe en écrivant quelques lignes plus loin que chaque interlocuteur a sa représentation du moi "et par suite son concept individuel de je [*seinen Individualbegriff von ich*]" (Husserl 1984a, p. 88, je souligne). N'est-ce pas alors la représentation du moi empirique comme porteur d'un certain nombre de traits et de caractères déterminées qui garantit la réalisation de la signification du je ? Cette affirmation de Husserl n'implique-t-elle pas alors que la signification du je s'accomplit au moyen d'une intuition des propriétés qui donnent sa consistance au moi empirique ? Car c'est toujours, nous dit Husserl, à l'intuition qu'il revient d'apporter une détermination aux significations indexicales en elles-mêmes indéterminées du fait de leur caractère occasionnel (Husserl 1984b, p. 553-554).

D'autre part, et de façon peut-être plus grave encore, le cas de la signification de je semble remettre en cause le principe de l'indépendance de la signification à l'égard de l'intuition que Husserl réaffirmera d'un bout à l'autre des *Recherches*, et qui sera précisément l'enjeu de la reprise du problème des indexicaux dans la 6^{ème} *Recherche*. En fondant la signification du je dans le discours solitaire dans la représentation immédiate de notre propre personnalité, Husserl ne contrevient-il pas à la loi fondamentale de la signification, exigeant qu'elle puisse toujours faire sens en l'absence de l'intuition ?¹⁰ C'est le point mis en avant par Derrida dans sa dénonciation des présupposés métaphysiques enveloppés dans cette formulation du § 26. La théorie husserlienne de la signification ne nous invitait-elle pas à considérer que "l'absence de l'intuition - et donc du sujet de l'intuition - n'est pas seulement tolérée par le discours, elle est requise par la structure de la signification en général, pour peu qu'on la considère en elle-même" (Derrida 1967, p. 104) ? Husserl aurait donc à en croire Derrida cédé devant la radicalité de sa propre pensée, en ne respectant pas jusqu'au bout les exigences de sa théorie de la signification et en maintenant autour de l'ego un halo de présence à soi irréductible qui se manifeste dans la capacité du sujet à dire "je". En d'autres termes, Derrida est en train de nous dire que, contrairement à ce que pourrait laisser penser le recours à la notion de *Persönlichkeit* - qui semble nous amener sur le terrain d'un moi défini

¹⁰ Voir par exemple la formulation du § 19 de la 1^{ère} *Recherche* : "une expression peut remplir sa fonction d'être significative, et pourtant sans intuition qui l'illustre" (Husserl 1984a, p. 72).

par les caractères empiriques qui le déterminent, l'analyse que propose Husserl de l'indexicalité du "je" contribue fondamentalement à réintroduire par la bande une forme transcendantalisée de présence à soi de l'ego présupposant l'intuition continue et ininterrompue de soi par soi-même. S'inscrivant en faux contre cet écueil de l'analyse husserlienne du "je", et radicalisant contre celui à qui l'on doit en reconnaître la paternité le principe de l'autonomie de la signification par rapport à l'intuition susceptible de la remplir, Derrida en conclut au contraire que "je" n'a nullement besoin de "l'intuition actuelle de moi-même" pour exprimer :

Lorsque je me dis à moi-même "je suis", cette expression, comme toute expression selon Husserl, n'a le statut de discours que si elle est intelligible en l'absence de l'objet, de la présence intuitive, donc ici de moi-même (Derrida 1967, p. 106).

Mais Husserl disait-il autre chose dans le passage du § 26 que nous avons cité et que commente si brillamment Derrida pour en faire la critique ? La présence absolue à soi que trahit selon lui l'accomplissement de la signification du *je* requiert-elle comme Derrida le dénonce une intuition de soi par soi ? La difficulté dont l'interprétation de Derrida tire parti tient au rôle problématique que joue l'intuition eu égard à l'accomplissement de l'acte au moyen duquel se réalise (*vollzieht sich*) la signification du *je*. Prenant le contrepied de la lecture sartrienne des *Recherches Logiques*, les analyses de Derrida concourent ainsi à débusquer derrière l'analyse husserlienne de l'indexicalité du *je* une forme larvée de sujet transcendantal garantissant l'absolue disponibilité à soi d'un "je" toujours susceptible de s'éprouver dans l'intuition continuée de lui-même. Prétendant radicaliser l'analyse de Husserl, Derrida écrit : "que j'aie ou non l'intuition actuelle de moi-même, 'je' exprime" (Derrida 1967, p. 106). Mais la "représentation immédiate de notre personnalité propre" suppose-t-elle cette "intuition actuelle de moi-même" ? Présuppose-t-elle cette forme problématique de "présence à soi du présent dans le présent vivant" ou cette "conscience transcendentale vivante" (Derrida 1967, pp. 10, 11) contre la charge métaphysique de laquelle *La voix et le phénomène* entend nous mettre en garde ?

En mettant l'accent sur l'idée selon laquelle la signification de "je" serait conditionnée par l'intuition actuelle de soi par soi dans le présent vivant, Derrida lit ce § 26 de la 1^{ère} Recherche comme une façon pour Husserl de récuser *a priori* l'impossibilité du remplissement de la signification de "je". Ce faisant, la clé de l'interprétation derridienne

repose sur l'attribution à Husserl de la thèse selon laquelle "je" serait une signification *par essence toujours remplie* dans la représentation immédiate de soi et la présence à soi.¹¹ Or, loin de déclarer que la question de son éventuel remplissement pourrait affecter de quelque façon que ce soit l'accomplissement de la signification de "je" (au point qu'il faille anticiper cette difficulté en la prémunissant *a priori* contre la possibilité d'un échec du processus de remplissement), l'analyse de Husserl repose sur l'idée selon laquelle cette question – la question du remplissement intuitif de la signification visée par l'expression du pronom première personne – ne saurait faire sens que d'un point de vue fondamentalement étranger à celui du locuteur : c'est seulement pour celui qui entend le mot "je" sans savoir qui l'a prononcé ou qui le lit sans savoir qui l'a écrit que peut se poser le problème du remplissement de la signification au moyen de l'intuition des circonstances de son énonciation. L'expression de "je" en tant que telle reste pour sa part parfaitement insensible à la question du remplissement ou non de la signification.

Loin de rejeter *a priori* l'impossibilité du remplissement en la fondant dans la sempiternelle intuition de soi par soi, Husserl récuse purement et simplement que cette question puisse avoir du sens : il n'est pas du tout question d'intuition dans l'accomplissement de la signification de "je", qui ne repose que sur l'exécution d'une intention de signification ayant pour caractère propre de ne viser rien d'autre qu'elle-même. Car c'est la visée elle-même qui constitue l'objet de la visée de signification du je, et rien d'autre. Nul besoin de sortir de l'intention pour lui associer une intuition qui viendrait la remplir ou en constituerait secrètement le fondement : l'intention ne se mesure qu'à elle-même. Husserl ne cherche pas tant à se prémunir contre la possibilité d'une absence de remplissement de la signification de "je" qu'à en récuser de la façon la plus stricte la pertinence. La signification de "je" n'ayant besoin pour se "réaliser" (au sens du *Vollziehen*) de rien d'autre que de l'intention qui la vise ne fait à aucun moment entrer en ligne de compte la question de savoir si cette intention est ou non remplie. C'est ce que veut dire Husserl lorsqu'il écrit que ce qui constitue la signification du mot *je* "ne peut être tiré que du discours vivant et des circonstances intuitives [*anschaulichen Umständen*] qui en

¹¹ On relève la même erreur d'interprétation chez J.C. Evans, lisant malgré lui Husserl à travers Derrida et mettant ce point en évidence : "Fulfillment seems essential to the speaker's meaningful use of 'I'"; "for Husserl the meaning of the word 'I' is always fulfilled for the speaker" (Evans 1990, pp. 54-55).

font partie” (Husserl 1984a, p. 87) :¹² il ne s’agit nullement pour lui de dire que le discours vivant doit garantir une présence à soi du sujet conditionnant sa capacité à s’exprimer à la première personne, mais au contraire de mettre en majesté le fait que c’est la référence à l’acte même par lequel le sujet se vise en disant “je” et rien d’autre qui donne à ce mot sa signification.

7. Le caractère individuel de la représentation de “je”

L’ambiguïté qui constitue la source de la lecture proposée par Derrida vient de la difficulté à traduire l’expression utilisée par Husserl dans ce § 26 de la 1^{ère} Recherche, à laquelle la traduction française peut difficilement rendre justice. Lorsque Husserl écrit que la signification de “je” s’accomplit “*in der unmittelbaren Vorstellung der eigenen Persönlichkeit*” (Husserl 1984a, p. 88), ce qui est en jeu n’est nullement la représentation de *notre* personnalité propre en tant que représentation de *nous-mêmes*, comme si c’était le contenu de notre personnalité qui était visé (ainsi que le laisse penser la traduction adoptée par les traducteurs français). Il n’est ici en aucune façon question d’une représentation *de soi* se tenant au fondement de l’expression du “je”, mais d’une représentation de la personnalité en tant qu’ensemble *indéterminé* de traits constituant le concept général pouvant être appliqué par chacun aussi bien à lui-même dans le discours solitaire qu’à son interlocuteur dans le discours communicatif, comme Husserl ne manque pas de le souligner dans la suite de cette même phrase (Husserl 1984a, p. 88).¹³ Cependant, la généralité du concept de personnalité – sa capacité à s’appliquer de façon universelle à la signification de “je” – ne nous empêche bien évidemment pas d’en faire un usage non plus général mais *individuel* à chaque fois que nous-mêmes, en première personne, disons “je”, raison pour laquelle Husserl écrit que chacun possède “son concept individuel de je [*Individualbegriff von ich*]” (Husserl 1984a, p. 88).

Husserl marque toutefois incontestablement à ce moment de son analyse une hésitation que le texte ne permet pas de trancher, et qui ouvre la porte à deux voies d’analyse possibles de la question du sujet. La référence à un “concept individuel de je” est pour le moins

¹² Je modifie ici la traduction française qui supprime cette référence aux circonstances de l’expression du discours et introduit une idée de “données intuitives” susceptible d’égarer le lecteur.

¹³ Voir sur ce point l’analyse tout à fait juste d’Evans (1990, p. 55-56).

étonnante, comme Derrida ne manque pas de le faire remarquer (Derrida 1967, p. 106, note I). Certes, rien dans le texte n'indique de façon claire que ce concept individuel de *je* engage une représentation de soi au sens fort (du "je" particulier que celui qui dit "je" est à chaque fois), Husserl parlant seulement à ce niveau d'une *Ichvorstellung*, c'est-à-dire d'une représentation de "je" qui ne requiert pas encore la détermination de ce "je" dans sa particularité.¹⁴ Si c'était le cas, en effet, et que la représentation individuelle de "je" reposait sur une forme d'intuition de soi par soi, on voit mal comment Husserl pourrait écrire que c'est tout aussi bien dans cette représentation immédiate de la personnalité propre "que réside la signification (du mot 'je') dans le discours communicatif" (Husserl 1984a, p. 88). Mais il n'en reste pas moins que cette *Ichvorstellung* n'est pas n'importe quelle représentation de *je*, ou une représentation de "je" valant de façon identique pour n'importe quel individu ; elle est caractérisée par Husserl comme appartenant en propre à tel ou tel individu :

Chaque interlocuteur a sa représentation de *je* (et par suite son concept individuel de *je*) et c'est pourquoi la signification de ce mot diffère avec chaque individu (Husserl 1984a, p. 88).

De là à dire que la signification individuelle de "je" repose sur l'intuition individuelle de soi par soi, il n'y a qu'un pas – que Derrida n'hésite pas à franchir. Comment justifier autrement, en effet, le fait que l'*Ichvorstellung* soit toujours individuelle, qu'elle soit toujours la mienne ou la tienne, et pas simplement une représentation de "je" en un sens général et indéterminé ? Comment justifier autrement que le mot *je* puisse prendre pour chacune de ses occurrences "une signification toujours nouvelle", ainsi que le veut Husserl (1984a, p. 87) ? Il faut ici accorder à Derrida que seule l'intuition de soi par soi semble pouvoir servir de principe de détermination faisant de la représentation du "je" une *besondere Ichvorstellung*, une représentation particulière du "je".

Pourtant, cette lecture n'est pas la seule possible, et elle met de côté un point en apparence mineur, mais auquel il faut accorder une importance décisive. Certes, Husserl souligne à différentes reprises dans ce paragraphe le fait que l'*Ichvorstellung* est une représentation de "je" *individuelle*, qui appartient toujours à quelqu'un en particulier

¹⁴ Comme l'écrit Husserl dans la même page, le mot "je" ne suppose pas "en soi" (*an sich*) la détermination (*Bestimmung*) de sa signification au moyen d'une "représentation particulière du *je* [*besondere Ichvorstellung*]" (Husserl 1984a, p. 88).

et semble déterminée par cette appartenance. Toutefois, Husserl n'écrit jamais que cette représentation est particularisée par le fait qu'elle est toujours la représentation de *mon* "je", mais seulement qu'elle est à chaque fois *ma* représentation de "je". Ce qui détermine ou particularise la représentation en question n'est pas qu'elle se rapporte à *moi*, c'est-à-dire à un "je" particulier qui est le mien, mais bien plutôt qu'elle est à chaque fois actualisée par mes soins, dans la mesure où c'est moi qui dis "je". Et il n'est nullement nécessaire de supposer que le "je" visé est *mon* "je" pour affirmer que la représentation de "je" en question est *ma* représentation de "je". L'emphase est ici mise sur ce que *je* fais en disant "je", plutôt que sur ce que l'on doit supposer que *je* suis pour pouvoir le faire. "Je" ne renvoie pas tant à la personne que je suis qu'à l'auteur de l'acte de langage dans lequel "je" s'exprime : le locuteur plutôt que l'objet du discours.

En conséquence, il convient de revenir quelques pas en-deçà de l'interprétation de Derrida et de faire preuve d'une plus grande prudence afin de ne pas faire dire à Husserl ce qu'il ne dit pas. L'écart qui sépare la représentation de *mon* "je" de *ma* représentation de "je" autorise une deuxième interprétation plus fidèle à la lettre du texte. Ce qui fait de l'*Ichvorstellung* une représentation individuelle, conférant au mot "je" une signification qui "diffère avec chaque individu", ce n'est pas tant l'intuition de soi sur laquelle cette représentation repose (selon Derrida), que le fait que cette représentation accompagne nécessairement l'expression *en première personne* de "je" en laquelle s'accomplit (*vollzieht sich*) la signification de ce mot. Ce n'est pas parce que je suis tel ou tel moi que ma représentation de "je" m'est propre, mais c'est parce que c'est moi qui l'actualise *en disant* "je". Derrida accorde un sens fort à la "réalisation" de la signification de "je" en interprétant celle-ci à partir du § 9 de la 1^{ère} Recherche comme une façon pour la signification de voir sa référence à l'objet "réalisée" (*realisiert*), comme c'est le cas lorsque ce que l'expression vise "peut nous apparaître actuellement présent en vertu des intuitions qui l'accompagnent" et qui procurent à la signification en question son remplissement (Husserl 1984a, p. 44). Mais Evans a raison de souligner que ce n'est précisément pas le terme auquel recourt Husserl dans le § 26 lorsqu'il écrit que la signification de "je" se "réalise" (selon la traduction française), ou mieux, s'accomplit (*vollzieht sich*) dans la représentation immédiate de la personnalité propre (Evans 1990, p. 55). L'accomplissement de la signification de "je" ne présuppose donc pas la possibilité de son remplissement dans l'intuition de soi par soi dans le présent vivant du

vécu comme le pense Derrida, qui comprend à tort cette formule comme l'expression d'une nécessaire antécédence logique de l'*Ichvorstellung* par rapport à l'accomplissement de la *Bedeutung des ich*. Husserl ne va jamais si loin dans ce paragraphe, se contentant d'écrire que la première accompagne l'accomplissement de la seconde.

Il est ainsi à la fois légitime et raisonnable de suggérer que c'est la nécessaire actualisation *en première personne* de la visée de "je" qui fonde le caractère individuel de la représentation particulière qui l'accompagne. Si Husserl peut écrire que la signification de "je" est "toujours nouvelle", c'est moins parce qu'elle serait supportée par une intuition de soi toujours différente que parce qu'elle renvoie pour chacune de ses actualisations à l'accomplissement de l'acte même dans lequel le "je" vient à être exprimé. L'intuition de moi-même n'a aucune importance ni pertinence eu égard à l'accomplissement de cette intention de signification (*Bedeutungsintention*) se suffisant pour ainsi dire à elle-même, puisque ce qui y est visé (*gemeint*) n'est aucun autre "je" que celui qui se manifeste dans ce *Vermeinen* – dans la mise en œuvre de cette visée même. La présence à soi du sujet dans le présent vivant de son vécu ne saurait donc être décrite comme la condition transcendantale d'une telle visée, dans la mesure où c'est bien plutôt dans la seconde que la première se réalise.

Je n'ai par conséquent nullement besoin du préalable d'une représentation de moi-même pourvue d'un contenu *déterminé* pour employer de façon légitime (*sinnvoll*) le pronom première personne, sa signification tenant dans le simple fait de me viser moi-même, quel que je sois et qui que je puisse être. Husserl est donc à cet égard en parfait accord avec Derrida : "Que *Je* fonctionne ou non dans le discours solitaire, avec ou sans présence à soi de l'être parlant, il est *sinnvoll*. Et l'on n'a pas besoin de savoir qui parle pour le comprendre, ni même pour l'émettre" (Derrida 1967, pp. 106-107). C'est très précisément le point établi par Husserl dans ce § 26 : je ne me vise en disant "je" ni comme une chose particulière du monde ni comme une personne spécifique, mais simplement comme un sujet tenant tout entier dans l'acte de se viser lui-même et ne requérant pour ce faire aucun contenu déterminé. C'est la raison pour laquelle l'*Ichvorstellung* dont parle Husserl ne vaut pas tant comme forme de la représentation de soi que comme forme *vide* du sujet : la "représentation immédiate de la personnalité propre" qui accompagne et sous-tend cette visée de signification ne saurait être une représentation du quelqu'un particulier que je suis, mais seulement du fait que je constitue l'objet de mon propre discours, c'est-à-dire l'objet de la visée que je suis en

train d'accomplir. Ce n'est pas l'identification de moi-même *par opposition à autrui* qui est en jeu, mais le simple fait que je sois un *je*, un sujet susceptible de se mettre en scène dans l'acte même par lequel il se vise en disant "je", sans préjuger pour autant du sujet particulier que je suis.

8. Conclusion

Husserl – qui n'est pourtant pas coutumier du fait – a à de nombreuses reprises fait part de son insatisfaction à l'égard de la théorie des expressions essentiellement occasionnelles formulée dans les *Recherches Logiques*, dont il a sans succès tenté de corriger les défauts alors qu'il s'efforçait de réécrire les *Recherches* à l'occasion de leur seconde édition.¹⁵ Cette autocritique se montre peu charitable à l'égard d'une analyse qui, quels que soient ses défauts et ses vertus intrinsèques,¹⁶ a au moins eu le mérite d'engager la réflexion de Husserl sur un terrain qui devait s'avérer particulièrement riche et fructueux : celui d'une élaboration du terrain phénoménologique sur lequel il allait devenir possible de donner un sens plus riche à la question du sujet et de réélaborer les conditions de la signification de "je". En traitant le pronom première personne comme une expression indexicale, Husserl soulignait le fait que dire "je" est quelque chose que l'on fait *en situation*, "je" n'ayant de signification qu'en relation aux circonstances dans lesquelles s'insère l'acte de langage par lequel le "je" exprime sa capacité à se mettre lui-même en scène au moyen du discours par lequel il se vise. De cette façon, le traitement husserlien de l'indexicalité de "je" ouvrait la voie à une analyse phénoménologique de l'insertion du sujet dans le monde à l'intérieur duquel il dit "je". Husserl allait ainsi être conduit à poursuivre son analyse dans deux directions différentes mais complémentaires, qui devaient mettre son pied à l'étrier de la phénoménologie transcendantale et qui peuvent être lues comme la continuation directe du traitement de la question du sujet dans la 1^{ère} Recherche. D'une part, la question de la signification des expressions subjectives

¹⁵ Voir le tome XX/2 des *Husserliana*, l'introduction à la seconde édition des *Recherches*, le § 80 de *Logique formelle et logique transcendantale*, le supplément VIII, ainsi que les commentaires fournis par Karl Schuhmann (1993).

¹⁶ Pour une discussion serrée de la théorie des expressions essentiellement occasionnelles s'efforçant d'en mettre en valeur les qualités intrinsèques, voir l'article de Kevin Mulligan et Barry Smith, "A husserlian theory of indexicality" (Mulligan, Smith 1986).

devait être reprise dans le cadre d'une analyse de l'intersubjectivité comme horizon ultime de significativité de ces expressions que les *Recherches Logiques* ne parvenaient pas de façon satisfaisante à ramener à un traitement objectif.¹⁷ D'autre part, l'analyse des différents termes indexicaux qui posent à la théorie de la signification des *Recherches Logiques* les mêmes problèmes que "je" devait orienter l'enquête phénoménologique de Husserl en direction d'une réévaluation des dimensions de l'expérience subjective que le texte de 1901 avait délibérément laissé de côté. C'est la raison pour laquelle, dans les années qui suivent la parution des *Recherches*, la réélaboration de l'analyse de l'"ici" et du "maintenant" au moyen d'une description phénoménologique des conditions temporelles et spatiales de l'expérience (respectivement dans les leçons de 1905 sur la conscience intime du temps et dans le cours de 1907 *Ding und Raum*) devait rendre possible le tournant qui allait amener Husserl à promouvoir une figure de la subjectivité transcendante que les *Recherches Logiques* semblaient avoir *a priori* récusée. Le caractère intrinsèquement temporel des synthèses à la faveur desquelles se constitue l'expérience de la conscience et la dimension spatiale des kinesthèses au moyen desquelles s'accomplit l'expérience de moi-même comme chair vont ainsi permettre à Husserl de reprendre à nouveaux frais l'analyse de ce que la 1^{ère} Recherche avait indiqué comme le point aveugle de la phénoménologie : la référence à une forme d'expérience de soi à la fois appelée et refusée par l'analyse sémantique des expressions essentiellement subjectives.

Face à la richesse de ces analyses conduites sur le terrain des conditions intersubjectives, temporelles et spatiales de l'expérience de soi, l'étude de l'indexicalité du "je" à laquelle se livre Husserl dans la 1^{ère} Recherche semble évidemment très pauvre. En abordant les problèmes liés à l'usage linguistique de la première personne à partir d'une théorie de la signification répondant en tout premier lieu aux exigences d'une "logique pure", les *Recherches Logiques* font preuve d'une austérité sans doute bien peu attractive pour qui entend rattacher la question du sujet à une théorie luxuriante de l'expérience de soi. S'engageant dans une direction strictement opposée, la 1^{ère} Recherche pose d'entrée de jeu une restriction très forte sur l'expressivité du "je" en refusant *a priori* d'y inclure ce qui relève du

¹⁷ C'est le point souligné par la note du fameux § 80 de *Logique formelle et logique transcendante* (Husserl 1974, p. 207). Voir à ce propos l'analyse de James Hart (1992, p. 158).

corps et des formes d'extériorisations" (*Äußerungen*) qui accompagnent nos paroles, extériorisations que Husserl distingue rigoureusement du domaine des "expressions" (*Ausdrücke*) (Husserl 1984a, p. 37). Ce qui est d'emblée mis à l'écart d'une telle analyse de la signification de "je", c'est l'ensemble des gestes et des façons différentes que nous avons de donner de la chair à notre discours en l'incarnant dans une parole *vivante*, soutenue par les mouvements d'un corps et animée par le timbre à nul autre pareil de la voix qui est la notre. C'est donc vers une figure du sujet parfaitement vide et désincarnée – le privant de son inclusion dans l'espace et dans le temps – que nous conduisent les analyses de la 1^{ère} Recherche, aux antipodes de l'extraordinaire richesse des descriptions phénoménologiques des différentes modalités d'incarnation de la subjectivité que l'on a coutume de mettre en avant lorsqu'il est question de la conception phénoménologique du sujet.¹⁸ Les *Recherches* s'interdisent encore de penser l'expressivité du discours en première personne à partir de l'incarnation du sujet dans le corps qui lui donne sa voix.

Mais ce qui pourrait apparaître comme une faiblesse ou une insuffisance de l'analyse des *Recherches* peut aussi être lu en un sens positif : il s'agit alors de mettre en valeur la radicalité de cette façon certes négative d'aborder la question du sujet, mais offrant une voie intéressante pour penser une mise en jeu du sujet dans le discours qui ne se résout justement pas dans une forme d'expérience de soi et ne cherche pas à s'y résoudre. Aussi la longue analyse du § 26 qui vient d'être menée, contribuant à délester la signification de "je" de toute référence à l'intuition de soi par soi dans le présent vivant de l'*Erlebnis*, ne doit-elle pas pour autant nous amener à en conclure que l'analyse husserlienne de l'expression en première personne du "je" lui retire toute épaisseur pour ne laisser qu'une forme absolument vide et indéterminée. L'intérêt de cette approche de la première personne est au contraire de naviguer judicieusement entre deux façons de régler *a priori* la question du sujet en lui imposant le cadre d'une alternative entre détermination et indétermination qui nous interdit d'en percevoir la subtilité : cette alternative, c'est bien sûr celle qui oppose d'un côté le sujet empirique, porteur de toute une gamme de déterminations au moyen desquelles il peut se rapporter à lui-

¹⁸ Voir par exemple à ce sujet la récente étude de Joonas Taipale, *Phenomenology and Embodiment : Husserl and the Constitution of Subjectivity* (Taipale 2014).

même et se prendre pour objet de description, et d'un autre le sujet transcendantal, pure forme de l'expérience vide de tout contenu et ne pouvant être comptée parmi les objets du monde. L'analyse des expressions essentiellement occasionnelles que propose la 1^{ère} *Recherche* semble mettre un pied de chaque côté de cette ligne de partage de l'empirique et du transcendantal, ainsi que le note James Hart.¹⁹ D'un côté, en soulignant le fait que le pronom première personne fait partie de ces expressions dont la détermination de la signification requiert l'intuition des circonstances de leur occurrence, et en mettant en avant le rôle déterminant que joue la représentation de la personnalité eu égard à la signification de "je", Husserl semble enraciner le sujet dans l'expérience d'un monde qui donne au "je" ses coordonnées et en lequel ce dernier trouve le principe de sa détermination. Mais d'un autre côté, en faisant porter à la fonction indicative du "je" le poids de sa signification et en refusant de traiter le sujet comme un objet du monde auquel le pronom "je" ferait référence, Husserl semble le traiter comme une structure du discours située en aval de l'expérience et rendant possible, sur un mode qui n'est pas sans rappeler la logique des philosophies transcendantales, l'insertion du signifient dans le monde à l'intérieur duquel il a lieu.

Il me semble que l'intérêt de ces analyses, contrairement à ce qu'affirme Hart, est précisément de ne céder à aucune de ces deux tentations en naviguant à égale distance des deux écueils consistant à penser le "je" *depuis* l'expérience ou *en deçà* d'elle, comme déterminé par elle ou absolument indéterminé. La voie remarquable ouverte par cette 1^{ère} *Recherche*, et qui semble avoir échappé à Derrida tout autant qu'à ses détracteurs comme Evans (sans parler de ceux qui vantent le caractère "asubjectif" de la phénoménologie des *Recherches*), consiste à se tenir sur le fil séparant l'une et l'autre de ces deux options, en en rejetant la pertinence : si le mot "je" n'a pas besoin de remplissement intuitif pour signifier, il ne doit pas pour autant être analysé comme une signification *non-remplie*, sans quoi il faudrait encore le penser en référence à l'intuition comme une signification *en attente de remplissement*. La question du remplissement n'est tout simplement pas pertinente pour un sujet qui n'a besoin de rien d'autre que de l'acte au moyen duquel il se dit pour être. Dire "je" ne requiert pas la présence à soi intuitive du sujet qui, selon Derrida, lui fait secrètement

¹⁹ "Occasional expressions [...] place 'I' within the world and yet verge on indicating a transcendental non-worldly sense of 'I'" (Hart 1992, p. 156).

porter le poids de cette métaphysique que la phénoménologie entendait neutraliser ; mais dire “je” engage une autre forme de présence en mettant en scène l’acte même par lequel le sujet se fait en quelque sorte par lui-même advenir dans son propre discours. Une telle présence, qui n’a nullement besoin d’engager un sens prédéterminé de la subjectivité ou de lui donner un contenu particulier, pourra bien être dite “vide” ; elle n’en a pas moins une certaine épaisseur – celle de l’acte au moyen duquel celui qui dit “je” atteste justement de sa présence en renvoyant par ses mots à l’acte même au moyen duquel il se vise et s’énonce. La signification de “je” ne requiert rien de plus que cet acte de langage, mais cet acte de langage n’est pas rien, dans la mesure où il donne consistance à ce qui n’a pas besoin d’en avoir déjà une pour se manifester dans et par cet acte même : le “je”.

University of Porto/MLAG
E-mail: pjrenaudie@gmail.com

Bibliographie

- Benoist, J. 2002: *Entre acte et sens*, ch. 6, L’indexicalité, Paris, Vrin.
- Derrida, J. 1967: *La voix et le phénomène*, Paris, Puf.
- Evans, J.C. 1990: “Indication and occasional expressions”, in W.R. McKenna, J.C. Evans (eds.), *Derrida and Phenomenology*, Dordrecht, Springer.
- Fisette, D. 1998: “The horizon of the self: Husserl on indexicals”, in D. Zahavi (ed.), *Self-awareness, temporality, alterity. Central topics in Phenomenology*, Dordrecht, Kluwer.
- Gallerand, A. 2014: “L’influence de Bolzano sur l’analyse phénoménologique du langage ordinaire chez Husserl”, *Philosophie*, 1, 2014, pp. 22-44.
- Gurwitsch, A. 2010: “Outlines of a Theory of ‘essentially occasional expressions’”, in J.N. Mohanty (ed.), *Reading on E. Husserl’s Logical Investigations*, Den Haag, Nijhoff, 1977; repris dans *The Collected Works of Aron Gurwitsch (1901-1973). Vol. III: The Field of Consciousness*, Dordrecht, Springer, pp. 519-537.
- Hart, J.G. 1992: *The person and the common life: Studies in a Husserlian social ethics*, Dordrecht, Kluwer.
- Husserl, E. 1973: *Cartesiansche Meditationen und Pariser Vorträge*, Husserliana Bd. I, Den Haag, Nijhoff; trad. fr. de M. de Launay, *Méditations cartésiennes*, Paris, Puf, 1994.
- Husserl, E. 1974: *Formale and transzendente Logik. Versuch einer Kritik der logischen Vernunft*, Den Haag, Nijhoff.

- Husserl, E. 1975: *Logische Untersuchungen, Erster Band. Prolegomena zu reinen Logik*, Husserliana Bd. XVIII, Den Haag, Nijhoff; trad. fr. de H. Élie, A.L. Kelkel et R. Schérer, *Recherches Logiques. I. Prologomènes à la logique pure*, Paris, Puf, 1959.
- Husserl, E. 1984a: *Logische Untersuchungen. Zweiter Band*, Husserliana Bd. XIX/1, Den Haag, Martinus Nijhoff; trad. fr. de H. Élie, A.L. Kelkel et R. Schérer, *Recherches Logiques. II/1-2*, Paris, Puf, 1961.
- Husserl, E. 1984b: *Logische Untersuchungen. Dritter Band*, Husserliana Bd. XIX/2, Den Haag, Nijhoff; trad. fr. de H. Élie, A.L. Kelkel et R. Schérer, *Recherches Logiques. III*, Paris, Puf, 1963.
- Mulligan K., Smith B. 1986: "A husserlian theory of indexicality", *Grazer Philosophische Studien*, 28, pp. 133-163.
- Perry, J. 1999: *Problèmes d'indexicalité*, Stanford, Éditions CSLI.
- Philippe, H. 1982: "The problem of essentially occasional expressions in Husserl's *Logical Investigations*", *Journal of the British society for phenomenology*, 13, 1982, pp. 168-185.
- Sartre, J.-P. 1966: *La transcendance de l'ego*, Paris, Vrin.
- Schuhmann, K. 1993. "Husserl's theory of indexicals", in F.M. Kirkland (ed.), *Phenomenology – East and West*, Dordrecht, Kluwer, 1993, pp. 111-127.
- Taipale, J., 2014: *Phenomenology and Embodiment: Husserl and the Constitution of Subjectivity*, Evanston, Northwestern University Press.
- Van der Schaar, M. 1995: "The cognitive value of indexical sentences: Kaplan versus Husserl", in J. Hill, P. Kotatko (eds.), *Karlový vary studies in reference and meaning*, Prag, Filosofia-Publications, 1995, pp. 286-299.
- Zahavi, D. 2008: *Subjectivity and Selfhood, Investigating the first-person perspective*, Cambridge, MIT Press.